



Pierre Légaré est un humoriste québécois reconnu pour ses questions existentielles. Cet ancien professeur de psychologie au niveau collégial prend plaisir à mettre en scène l'être humain dans ses différents spectacles. Il laisse aux spectateurs une réflexion sur ce qu'on est, ce qu'on fait, ce qu'on vit, ce qu'on ressent. Ses messages analysent le quotidien de façon philosophique ou absurde, en essayant d'obtenir un effet de miroir dans lequel chacun se reconnaît, se compare et se rassure. Que répondra-t-il à la question *Comment parler d'avenir aux jeunes... ?*

Quand on m'a approché, la question était : « Comment parler d'avenir aux jeunes... ? »

Quand j'ai lu la documentation qui venait avec, la question était devenue :

« Comment parler d'avenir aux jeunes en s'assurant de favoriser leur santé physique et psychologique, et en s'assurant d'utiliser une pédagogie qui véhicule un discours porteur d'espoir afin de susciter chez eux le désir de s'engager ? »

« Comment leur parler *pour que*, en faisant ceci mais pas cela ? »

Une question déjà orientée vers un but prédéterminé, avec des conditions prédéterminées, une question avec la réponse déjà dedans.

Ça m'a rappelé Henry Ford : « Vous pouvez avoir votre Ford modèle T de la couleur que vous voulez, à la condition que ce soit noir. »

On a orienté la question dans un sens. Quel sens ? Pourquoi ce sens-là plutôt qu'un autre ?

On donne toujours un sens à ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on vit, à ce qu'on craint et à ce qu'on espère et on donne toujours un sens à ce qu'on propose comme question-thème d'un colloque. Ça vient de notre évolution, c'est l'un des mécanismes de survie acquis et conservé par notre espèce et toutes les autres espèces animales.

Il y a 5 000 ans, quand on était en train de chasser le chevreuil pour permettre aux nôtres de survivre encore trois jours et qu'on entendait un craquement, on devait décider rapidement si c'était juste une petite branche qui venait de tomber, un ours qui s'en venait nous manger ou notre chevreuil qui n'était pas loin. C'est notre capacité d'interpréter rapidement ce bruit-là, de lui *donner* un sens approprié malgré le manque d'indices, qui nous a permis de survivre.

C'est un mécanisme qu'on a originellement développé à l'époque où on était encore des reptiles. Quand on est devenus des mammifères, c'est un mécanisme qui nous a permis de poser le geste le plus utile, non seulement à notre survie personnelle, mais aussi à la survie de nos petits, de nos proches. Depuis que nous sommes devenus des humains, donner un sens à ce qui se passe nous permet encore de poser le geste que nous estimons le plus utile à notre survie personnelle, celle de nos petits et celle de nos

proches, mais aussi celle de la société à laquelle on se sent appartenir et, ultimement, le plus utile à la survie de notre espèce.

C'est pour ça que la question ne peut pas être seulement « Comment parler d'avenir aux jeunes ? » et qu'elle est plutôt « Comment parler d'avenir aux jeunes pour qu'ils agissent dans le sens que nous estimons être le meilleur pour assurer notre survie et la leur ? »

Il y a 5 000 ans, la décision de nous préparer à tuer notre chevreuil ou de partir à courir pour ne pas se faire attaquer par un ours dépendait du sens qu'on donnait au bruit qu'on entendait. Aujourd'hui, l'avenir dont nous parlons à nos jeunes dépend du sens que nous donnons à notre présent.

Pour les Juifs opprimés, le message d'avenir à leurs enfants, c'était le Messie. Pour les esclaves, c'était la liberté ; pour les révolutionnaires français, c'était l'égalité ; pour les chômeurs de la crise de 1929, c'était une *job steady pis un bon boss* ; pour les conscrits du Vietnam, c'était *Peace and Love* et nous-mêmes, dans quelques minutes, nous écouterons Claude Villeneuve, choisi parce que ceux qui l'ont invité présument qu'il s'assurera de favoriser notre santé physique et psychologique en utilisant une pédagogie qui véhicule un discours porteur d'espoir afin de susciter chez nous le désir de nous engager.

Présentement, il y a d'autres humains sur notre planète qui disent à leurs jeunes qu'ils sont une espèce supérieure, que les autres espèces leur sont soumises, que la Terre leur appartient pour qu'ils l'occupent, la dominant et l'exploitent et que ce titre de propriété leur a été signé par Dieu, le seul vrai, c'est-à-dire le leur. C'est le sens qu'eux-mêmes estiment être le meilleur pour assurer leur survie.

Il y a en d'autres encore qui croient appartenir à une race supérieure aux autres, à une nationalité, une religion, une culture, un système politique, économique, social supérieurs aux autres. Et quand ils parlent d'avenir à leurs jeunes, chacun d'eux donne à cet avenir le sens qu'il estime le plus susceptible d'assurer sa survie et celles de ses jeunes.

Pour un actionnaire de Monsanto, la solution au problème de la faim réside dans des OGM qui résisteront aux insectes et aux maladies, aux inondations et aux sécheresses, à la canicule et au gel, pousseront plus vite, donneront plus de récoltes par année et plus de rendement à l'hectare. C'est dans ce sens qu'il parle d'avenir aux jeunes.

Un Africain qui a une espérance de vie de 40 ans et dont un enfant sur deux meurt avant l'âge de cinq ans, donne un tout autre sens à ce problème et à sa solution : c'est en faisant le plus d'enfants possible qu'il augmentera les chances de survie des siens. À chacun son sens.

Les croisades et les djihads, les révolutions, les ghettos, l'Inquisition, la déforestation, le boycott de la chasse aux phoques, la division de la Corée du Sud et du Nord,

l'interdiction de manger du porc, le mur de Berlin ou de Gaza, la surpopulation, le *In God we trust* sur les billets de banque américains et le *Gott mit uns* sur la boucle de ceinture des soldats nazis, l'asservissement de tous les peuples autochtones et leur conversion religieuse par les colonisateurs de toutes les époques, résultent tous de sens différents qu'on donne à son présent.

Les crises environnementales, sociales, économiques et humanitaires résultent toutes de l'entrechoc de ces sens différents donnés respectivement par chacun à ce qu'il vit, voit, craint et espère et qu'il transmet à ses jeunes quand il leur parle d'avenir.

Tant que le nombre d'humains sera égal ou supérieur à deux, ces crises vont se produire. Les médias vont les rapporter et, en les rapportant, ces médias vont leur donner le ton, l'éclat, le sens qu'ils estiment être les plus susceptibles d'assurer leur propre survie comme média.

L'évolution a également équipé notre espèce et les autres mammifères d'un autre mécanisme de survie : nous reconnaissons nos enfants, nous nous attachons à eux, nous les protégeons, nous voulons leur transmettre non seulement ce que nous avons appris, mais leur transmettre aussi le sens que nous donnons à ce que nous sommes, ce que nous voyons, ce que nous vivons, ce que nous craignons et ce que nous espérons. Par ce même mécanisme de survie, réciproquement, nos enfants nous reconnaissent aussi, s'attachent à nous, nous imitent et souhaitent nous ressembler.

Je ne peux pas empêcher les autres humains de donner un sens à leur présent, je ne peux pas non plus les obliger à lui donner tous le même sens et je ne peux surtout pas non plus les forcer à lui donner le même sens que moi je lui donne.

Quand une crise survient entre des humains à cause de ces différences de sens qu'ils donnent à ce qu'ils sont, ce qu'ils vivent, ce qu'ils craignent et ce qu'ils espèrent, je ne peux pas non plus empêcher les médias de rapporter cette crise, ni les empêcher de donner à ce qu'ils rapportent le sens qu'ils estiment être le meilleur pour leur survie.

Ce que je peux faire, c'est transmettre à un jeune le sens que moi je donne à ce que je vois et à ce que j'entends. Le faire avec le plus de transparence, d'authenticité et de lucidité possible, avec la plus grande cohérence possible entre ce que je dis et ce que je fais. Lui rappeler constamment que tout ce que je lui enseigne et que je lui transmets est porteur du sens que moi je lui donne. Lui dire les raisons qui m'amènent à choisir ce sens, lui rappeler que d'autres sens existent et que, pour sa propre survie, il a lui-même à décider du sens qu'il entend donner à ce qu'il est, ce qu'il vit, ce qu'il voit et entend, ce qu'il craint et ce qu'il espère. Je ne peux pas faire mieux, mais je ne dois pas faire moins.

Je ne peux pas parler aux jeunes d'avenir, ni même de présent ou de passé : je n'en connais que le sens que je leur donne. Le sens qu'ils y donneront leur appartient.